

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XII.

No. 19.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, laligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 12 MAI 1881

AVIS IMPORTANT

L'Opinion Publique est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée,) à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

NOTRE PRIME

Notre nouvelle prime est maintenant prête. Tous ceux qui paieront leurs arrérages et leur abonnement jusqu'au premier janvier prochain auront le droit de l'avoir. Il faut que tout nouveaux abonnés paient un an pour avoir la prime.

LES HOMMES DE 37 - 38

LES DEUX SANGUINET

Les deux Sanguinet étaient frères. Ils appartenaient à une des familles les plus anciennes et les plus importantes du pays. Leur père était propriétaire de la seigneurie Lasalle dans le comté de Laprairie, mais il en fut dépouillé par le gouvernement du despote Craig, malgré un jugement de la cour du Banc de la Reine en sa faveur. M. Sanguinet fut ruiné et ses ennemis se partagèrent ses dépouilles. On prétend que quelques-uns des conseillers du gouvernement eurent leur part.

Les Sanguinet étaient convaincus qu'ils avaient été ruinés, volés même par le gouvernement; cela explique l'ardeur avec laquelle ils embrassèrent la cause libérale en 1837. Le motif personnel se joignait chez eux aux raisons d'intérêt politique et national. Aussi, dès 1822 on trouve leurs noms parmi les signataires d'une pétition contre l'Union du Haut et du Bas-Canada. En 1828 ils prenaient part à une grande assemblée convoquée à Saint-Philippe, dans le but de demander le rappel de lord Dalhousie qui avait refusé de reconnaître l'élection de M. Papineau comme orateur de la Chambre d'assemblée. En 1834 ils contribuaient grandement par leur activité à faire élire l'infortuné Cardinal député du comté de Laprairie.

Ils étaient tous deux pères de famille, à l'aïe et très estimés de leurs concitoyens.

L'aîné s'appelait Ambroise et avait trente-huit ans; l'autre portait le nom de Charles et avait trente six ans. Ambroise demeurait à Saint-Constant et Charles à Saint-Philippe. Le premier était gros et grand, l'autre beaucoup moins grand, trapu et vigoureux.

Le trois novembre, ils agissaient, Ambroise comme capitaine et Charles comme lieutenant, dans la troupe qui sous le commandement de Joseph Robert, fit le siège de la maison de Walker à la Tortue.

Nous avons déjà raconté ce malheureux épisode de la rébellion. Plusieurs anglais bureaucrates de Saint-Constant et de St-Philippe s'étaient enfermés chez M. Walker. Au lieu de livrer leurs armes et de consentir à se laisser faire prisonniers, ils eurent la courageuse mais imprudente idée de résister. En vain les patriotes leur demandèrent de les laisser entrer, ils répondirent à leurs injonctions par des coups de fusil. Les patriotes furieux ripostèrent. Walker tomba frappé d'une balle et mourut presque aussitôt. Sans doute, ce n'était pas un meurtre ordinaire, c'était ce qu'on appelle un acte de guerre, dans un temps de révolution, mais on s'en servit pour soulever le sentiment public contre les patriotes.

Après la défaite des patriotes, les maisons et granges des Sanguinet furent incendiées et leurs familles jetées sur le chemin public, pendant qu'ils étaient cachés dans le bois. Après avoir beaucoup souffert de froid et de la faim, ils furent tous deux fait prisonniers et comparurent, le trois janvier, devant la cour Mariale avec les trois Robert, Pascal Pinsonneau, Hamelin et les deux Longtin.

Le procès dura cinq jours et il y eut beaucoup d'animosité contre les prisonniers. Jacques Robert et Joseph Longtin furent acquittés et tous les autres condamnés à mort. Quatre seulement furent exécutés : Joseph Robert, Hamelin et les deux Sanguinet.

L'exécution eut lieu le dix-huit janvier.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 1er mai 1881.

Nous sommes en plein déménagement; la grande ville est remplie de rumeurs; les voitures s'entrecroisent et s'acerochent, les trottoirs sont encombrés; c'est un déballage universel; on se croirait à la veille d'un tremblement de terre.

Les gens que l'on rencontre ont tous une mine affairée; ils sont chargés d'une foule d'ustensiles qui hurlent de se trouver ensemble. Les vases les plus précieux, y compris ceux de confitures, se heurtent avec d'autres que je ne veux pas nommer. Les tuyaux de poêles se dressent dans toutes les directions comme des gueules de canons.

L'instrument dont on poursuit M. de Pourceaugnac au théâtre, voyage de compagnie avec une clarinette. Les balais, les cannes, les parapluies sont ficelés parfois avec de nobles épées qui doivent frémir d'indignation dans leurs fourreaux et les œuvres de Lamartine sont cahotées pêle-mêle avec d'affreux livres de cuisine, pendant qu'un jeune chat exécute, dans le même panier, avec Azor, les tremolos les plus invraisemblables.

Du reste, cette année, on déménage plus que de coutume; on ne voit pas

seulement des locataires, des hirondelles et des canards se donner cette singulière distraction; nous voyons aussi Mlle Sarah Bernhardt qui s'envole à tire d'ailes; M. Edmond Breuil, notre consul qui boucle ses malles, et la troupe lyrique, mais non payée, de M. de Beau lan qui fait également ses paquets. Les troupiers français profitent aussi de la saison pour faire déménager les Kroumirs et peut-être le Bey de Tunis.

Les Cordillères ne vont-elles pas aussi déménager sous les coups de mine des pionniers de M. de Lesseps? Et les rochers du St-Laurent ne vont-ils pas en faire autant devant le fameux tunnel d'Hochelaga à Longueuil? Nous sommes dans une période de changements à vue: c'est fort beau j'en conviens, mais, c'est égal, gardons-nous cette année de ne pas déménager nous même dans l'autre monde!

* *

Le 1er mai 1881 sera une date lugubre pour les malheureux locataires de New-York. Tous ou presque tous—*All or hardly all*—ont été forcés de subir une augmentation de loyer. Sous prétexte de prospérité générale, nos seigneurs et maîtres, nos *landlords* vont se passer la fantaisie d'une foule d'agréments que nous paierons nous-mêmes.

Les salaires des ouvriers, les gages des domestiques, les appointements des employés sont restés ce qu'ils étaient; il y a autant de misérables par les rues que jadis; les suicides causés par le manque de travail ne diminuent pas; néanmoins, il faut absolument se figurer que nous vivons dans un pays de cocagne et que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Il y a quelques années, on pouvait diminuer soi-même son loyer; personnellement, je me suis permis cette fantaisie, et beaucoup d'autres m'ont imité.

Mais aujourd'hui, le tour des *landlords* est venu; ils imposent à chacun de nous leurs tyranniques conditions, se moquent de nos plaintes, jouent entre eux à la hausse avec leurs maisons: ils nous vendent, ils nous achètent ni plus ni moins que si nous n'étions, nous et nos demeures, que de vulgaires barils de harengs!

* *

Encore une histoire de médecin. Il vient d'arriver de sérieux désagréments au célèbre docteur Clysterman de New-York, qui faisait avaler de l'eau claire et des pilules de mie de pain à ses malades afin de ne pas les guérir trop vite.

Cet étrange personnage se faisait ainsi de belles rentes avec ses patients, lesquels étonnaient, geignaient, crachaient, tousaient sans ressentir le moindre amélioration dans leur état. Il avait la parole facile, le geste automatique et une belle paire de lunettes, un crâne luisant et rien dessous; néanmoins il régala ses victimes de fort belles dissertations sur la bile et les humeurs, agrémentées de citations latines. Par le moyen de ses belles phrases, il se faisait passer pour un savant docteur, une lumière de la faculté.

Les malades le croiraient encore sans l'incident qui va suivre:

Le docteur Clysterman, à force d'ordonner des pilules de mie de pain a fini par tomber malade lui-même, et sa clientèle a dû forcément se passer de ses soins.

Mais voilà où commence vraiment la

comédie: l'astucieux docteur a un fils, et ce fils vient d'obtenir son diplôme de médecin et, chose incroyable! quoique fils de son père, il est réellement savant et honnête homme: O grand Esculape l'eusses-tu cru?

Naturellement le fils offrit ses services à son père qui les accepta.

—Va, lui dit-il, va soigner mes malades et tâche de ne pas trop faire d'expériences sur eux; ce sont d'excellents sujets que je tiens à conserver. Si tu me les tués, je te déshérite.

Le jeune docteur promit à son père d'être très prudent, prit sa canne et courut visiter sa nouvelle clientèle.

Huit jours après il revint triomphant voir l'auteur de ses jours.

—Comment vont mes malades, demanda avec inquiétude le père?

—Mais fort bien, dit le fils avec un remarquable aplomb; bientôt, je pense, ils n'auront plus besoin de notre ministère.

—Quelles bêtises me chantes-tu là?

—Mais, mon père, je vous rends compte de ma conduite et j'ose croire qu'elle est exempte de reproches.

—Qu'as-tu fait de mes malades, malheureux enfant!

—Je les ai guéris, fit simplement le jeune docteur.

—Guéris! il les a guéris, et il s'en vante, s'écria le vieil Esculape, quelle abomination! moi qui comptais sur ces malades pour m'acheter une voiture. O fils dénaturé, qu'as-tu fait!

—Mais, mon père, je ne pensais pas...

—Tais-toi, misérable! moi qui ai tant fait de sacrifices pour te faire recevoir docteur, est-ce ainsi que tu me remercies! avec ta sottise et présomptueuse science tu viens de me ruiner. Ne repars plus devant mes yeux, je te donne ma malédiction.

ANTHONY RALPH.

NOS GRAVURES

Le pillage de la frontière algérienne par les Khomirs

Le 30 mars, les Khomirs ont envahi la frontière algérienne, au nombre d'environ trois cents. Sur leur passage, ils ont ramassé le bétail, les chevaux, les instruments aratoires et pillé les fermes. Cette violation du territoire avait été précédée, quelques jours avant, d'une première incursion, à laquelle ils avaient chassé les ouvriers du pont de Souk-el-Kremis et emporté les cintres d'une arche de pont. Le chef de gare de Oued-Maliz et les autorités locales demandèrent une réparation aux fonctionnaires tunisiens de la frontière, mais la réclamation est restée sans réponse.

Le mois de Marie en Bretagne

C'est sans doute pour orner cette statue de la reine des Anges, que ces enfants cuillaient tout à l'heure l'aubépine parfumée. Ils l'ont portée à son adresse, sous ces berceaux de verdure. Ils tressent maintenant des couronnes, enlaçant des guirlandes, composant des bouquets. Puis, quand ils auront, avec leurs mères et leurs grandes sœurs qui les aident, fleuri leur divine patronne, ils entonneront un beau cantique dont les échos des bois rediront joyeusement toutes les notes.

Bienheureux sont-ils ceux qui, loin de